

Le Tartuffe ou l'imposteur

I - Les personnages

La pièce comporte dix-sept personnages, si l'on compte M. Loyal, l'exempt, Flipote (figurant plus que figure) et les personnages invisibles (Laurent, Louis XIV, Orante, Daphné et son époux). Hormis ces personnages annexes, et sans parler de Tartuffe, personnage central, les huit personnages de la pièce appartiennent ou sont sur le point d'appartenir à une seule et même famille. Trois générations y sont représentées. Madame Pernelle incarne l'aïeule; Orgon, son fils, une deuxième génération; Elmire, la nouvelle femme d'Orgon, Cléante, son beau-frère, ainsi que Dorine, la suivante intégrée à la maisonnée, occuperaient une place intermédiaire, situés entre la deuxième et la troisième génération, cette dernière étant constituée par Damis, le fils d'Orgon, Mariane, sa fille et Valère, futur époux de Mariane et frère de la femme que voudrait épouser Damis. Que la plupart des personnages soient unis par des liens familiaux n'est pas sans importance, car la famille se définit ici par son statut de grande bourgeoisie parisienne, par son organisation interne, c'est-à-dire par la place que chacun y occupe.

Chaque personnage dépasse souvent le simple statut de personnage « type », exclusivement défini par une fonction : il est doté de particularités réalistes et psychologiques propres .

• Tartuffe

Tartuffe représente le fourbe par excellence, l'hypocrite. Faux dévot, faux ami, vrai escroc, il est l'homme qui s'immisce au sein d'une famille pour en perturber le fonctionnement interne en séduisant... le maître de maison, Orgon. Au cœur de la pièce à laquelle il donne son nom, Tartuffe n'apparaît que dans dix scènes sur trente et une. La force de sa présence est dans l'importance de ses absences physiques. Le spectateur, en connaissant surtout Tartuffe par ce qu'il en est dit, est plus enclin à en exagérer les traits et les forfaits.

• État civil

Dorine parle de lui comme d' « un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers/ Et dont l'hafait entier valait bien six deniers », vision à laquelle Orgon ne s'oppose pas, puisque lui-même rappelle que, lorsqu'il le rencontra, outre « son air doux et sa modestie », il avait noté son « indigence ».

Entrant dans la famille de son protecteur, il acquiert un statut assimilable à une profession, celui de directeur de conscience - quoiqu'il fût laïc. D'Orgon, « C'est de tous (ses) secrets l'unique confident /Et de ses actions le directeur prudent ». Ce métier peut surprendre aujourd'hui : il faut le resituer dans son contexte. Au XVIIe siècle, la damnation dans les Enfers est encore redoutée, la part du diable structure encore les esprits. Elle est évoquée en de nombreux vers. Ainsi Madame Pernelle accuse « visites », « bals », « conversations » d'être « du malin esprit toutes inventions » (v. 152). Selon les propos de Tartuffe, les vêtements et les accessoires des femmes sont assimilables aux « parures du diable » (v. 210). La croyance au diable va jusqu'à se faire ressentir à travers le lexique : dans l'exclamation de Dorine (v. 767), « Diantre soit fait de vous si je le veux! », « diantre », déformation de « diable » relève d'une imprécation sur le point d'être formulée du type « Que le diable vous emporte, si j'y consens », mais retenue par une ultime modalisation. Tartuffe, cherchant à séduire Elmire (acte III, scène 3), évoque aussi « le noir esprit », capable de ruser, c'est-à-dire de procéder à quelque « surprise adroite ». Enfin Orgon, une fois éclairé sur la véritable nature de son hôte, finit par assimiler Tartuffe à une créature diabolique : « Rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer. » (v. 1535) Pour juguler cette peur des Enfers, la confession était devenue une pratique systématique, si bien que, dans les familles de haute bourgeoisie, il n'était pas rare de recourir à des confesseurs personnels appelés directeurs de conscience.

• Portait physique et parlure de Tartuffe

Sans être répugnant, Tartuffe est dépeint dès la scène 4 du premier acte par Dorine comme un être « gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille » (v. 234). Que Tartuffe se définisse par ses appétits n'a en effet pas échappé à la servante de Mariane :

« À table, au plus haut bout, il (Orgon) veut qu'il soit assis

Avec joie il l'y voit manger autant que six;

Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;

Et s'il vient à roter, il lui dit: "Dieu vous aide" » (v. 191-194)

D'un appétit gargantuesque, il est capable d'avaloir au cours d'un unique repas « deux perdrix, / Avec une moitié de gigot en hachis » v.238-240). Lorsque Dorine décrit ironiquement Tartuffe, elle fait état de la laideur et de la grossièreté du personnage en recourant à l'antiphrase :

" Il est noble chez lui, bien fait de sa pesonne; Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri. "

Sa concupiscence, elle aussi, ne fait aucun douter, car, non content de recevoir des mains d'Orgon Mariane comme épouse, il désire ardemment posséder Elmire.

Figure bien personnalisée, Tartuffe a une parlure de dévot : sa parole s'inspire des Écritures saintes. Différentes expressions du personnage ont été puisées dans le Nouveau Testament. Ainsi, Tartuffe conseille à Orgon de « n'avoir affection pour rien » (v. 276), de détacher son âme « de toutes amitiés » (v. 277), jusqu'à être indifférent au sort de sa propre famille, être capable de « voir mourir frère, enfants, mère et femme » (v. 278), sacrifier même « amis, femme, parents et (lui) - même avec eux » (v. 1884) et « comme du fumier regarde[r] tout le monde » (v. 274). Il s'appuie alors sur l'Évangile selon saint Luc (XIV, 26) : le Christ y explique que chacun de ses disciples doit parvenir à un détachement du monde, de manière à pouvoir haïr pour le suivre « son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie ». Il a également à l'esprit l'Épître aux Philippiens (III, 8), où l'apôtre affirme que son sacrifice pour le Christ fut extrême et qu'il « estime tout comme du fumier ».

• Portrait moral

Molière avait pour volonté de rendre très claire l'identité de son personnage, de façon à ce que le public ne le confonde pas avec un vrai dévot :

« J'ai mis [explique-t-il dans la préface de la première édition] tout l'art, tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le vrai du faux dévot. [...]

J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne: et d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse échapper celui du véritable homme de bien que je lui oppose. »

Et pourtant, les interprétations que l'on a pu faire du personnage montrent combien le masque peut aisément être pris pour le visage. Les incarnations de Tartuffe correspondent à autant d'interprétations différentes du rôle. Au moment de la création de la pièce, Tartuffe fut joué par Du Croisy qui se présentait comme un homme d'une quarantaine d'années, de belle carrure, doté de prestance et quelque peu adipeux. Il s'était fait une spécialité des emplois comiques et permit donc à Molière

de faire rire de son personnage. Deux tendances après lui se sont dessinées: l'une a voulu accentuer le côté farcesque de Tartuffe jusqu'à la caricature; l'autre au contraire donna à Tartuffe une dimension dramatique, voire tragique, par un surcroît de gravité. Sans aller plus avant ici dans les interprétations du rôle, on peut conclure à la complexité d'un personnage qui relève de la grande comédie et qui détient un double visage: celui d'un homme grossier, et celui d'un gentilhomme pauvre, avec de bonnes manières. Tartuffe est gros et rote à table, mais, face à Elmire, il se montre habile à manier la parole d'un séducteur. Si son jargon est celui de la dévotion, il a l'éloquence d'un Dom Juan lorsqu'il caresse l'étoffe du vêtement d'Elmire.

Tartuffe est doté d'une dimension protéiforme et ce d'autant plus accentuée qu'il est toujours placé sous le regard d'autrui. On distingue en effet trois groupes de personnages dans la pièce qui donnent un avis différent sur son caractère. Le premier groupe, constitué de Dorine, Damis et Cléante, se fait le porte-parole de Molière et manifeste à l'égard de Tartuffe une véritable hostilité. Le deuxième, bien que clairvoyant, paraît moins virulent: Elmire accepte de transiger ou de faire preuve de modération, voire d'indulgence, voire de l'imposteur. Dans un premier temps, elle ne \Tut pas dénoncer à son époux l'homme qui a cherché à la séduire, et lorsqu'elle-même lui tend un piège pour démasquer sa concupiscence et son hypocrisie, elle s'excuse auprès de sa victime du procédé utilisé. Le troisième enfin est composé des fervents admirateurs de Tartuffe, les « tartuffiés » : Orgon tout d'abord, Madame Pernelle et, par contrecoup, peut-être également Flipote.

Mais la difficulté de compréhension du rôle tient sans doute à l'absence de monologue intérieur dans la pièce, susceptible de nous faire pénétrer dans l'intimité des pensées du personnage. Nous n'avons droit qu'à une figure en perpétuelle représentation.

Le problème de Tartuffe est bien là : pourquoi est-il faux dévot? Peut-être sa foi est-elle largement entamée, du fait de deux mouvements contradictoires qu'il ne parvient jamais à réconcilier, sa concupiscence et sa soif de puissance. Tartuffe est un Dom Juan raté, son athéisme foncier n'a pas les aspects fascinants d'un révolté contre Dieu, et, constamment rattrapé par ses bas instincts et ses appétits terrestres (les femmes, les biens de ce monde) ; il n'a pas le panache de tout sacrifier pour se hisser face à Dieu, comme le fera Dom Juan devant le Commandeur.

Selon le point de vue adopté, Tartuffe voit donc son caractère odieux se nuancer, parfois s'effacer pour apparaître séduisant. Le dénouement ne laisse cependant aucun doute sur la fausseté du personnage. Dès la scène 2 du premier acte, Cléante avait averti le public de l'hypocrisie extrême de Tartuffe:

« Lui, qui connaît sa dupe et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir. »

Comme imposteur, il excelle en matière de dévotion. Sa bassesse augmente proportionnellement à la perfection avec laquelle il imite le vrai dévot. Aussi, à la scène I de l'acte IV, lorsqu'avec le langage chrétien de la charité il refuse le pardon à Damis, Tartuffe se voit-il condamné de tous, des personnages comme des spectateurs. Plus la fin de la pièce approche, plus la fausseté et l'ambition de Tartuffe se manifestent: l'hypocrite devient truand et plus personne n'en est la dupe .

• Les « tartuffiés » : Orgon, Madame Pernelle

• Orgon

Au contraire de Tartuffe, Orgon est doté d'une fiche d'état civil assez fournie, puisqu'il est l'élément central d'une famille, fils de Madame Pernelle, père de Mariane et Damis, enfants d'un premier lit, époux d'Elmire, beau-frère de Cléante. D'un niveau social important, il a du personnel de maison; Dorine sert ainsi chez lui. Il a fréquenté aussi les Frondeurs : il conserve chez lui une cassette compromettante. Vrai dévot, mais dont la croyance est devenue par son caractère outrancier bigoterie, il a fait de Tartuffe son directeur de conscience. Il se fie aveuglément à lui et perd tout sens critique et toute mesure. Avant de connaître son hôte, il se présentait comme « un homme sage» (v. 181), un modèle de « courage » (v. 182). Depuis sa rencontre avec Tartuffe, il n'est plus qu'un « homme hébété », un « fou » (v. 183). Cléante a décelé comme Dorine l'aliénation d'Orgon: « Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je crois ! » (v. 311) Qu'il soit dépossédé de lui-même, Orgon en a aussi l'intuition: « Oui, je deviens tout autre avec son entretien. » (v. 275) La scène 4 du premier acte le montre ainsi comme un pantin n'ayant qu'une inquiétude, que Tartuffe puisse ne pas bien se porter. La répétition des mêmes répliques (« Et Tartuffe? », « Le pauvre homme ») renvoie à son obsession. Cet attachement monomane peut s'interpréter comme un amour fou, à moins qu'il ne s'agisse d'une angoisse face à la mort: être dirigé pour sauver son âme, voilà le moyen d'assurer son salut. Tous ses espoirs sont en Tartuffe: quand son protégé veut quitter la demeure, et donc sa fonction, Orgon lui intime un ordre avec un accent pathétique: « Non, vous demeurerez, il y va de ma vie. » (v. 1165)

Le personnage a été conçu comme un doublet de Tartuffe, au sens où les deux figures ne peuvent se concevoir séparément. Le dupeur a besoin de sa dupe pour exister, et inversement.

• Madame Pernelle

Elle ne fait que deux apparitions, dans la scène d'ouverture et dans le dénouement. Personnage de comédie, elle suscite le rire. D'abord, elle tient le rôle du barbon dans la pièce, puisque son vieil âge s'accompagne d'une austérité un peu ridicule. La joie de vivre de la jeunesse n'est à ses yeux que débordement (acte I, scène 1). De plus, vieille femme acariâtre et intraitable, elle a une verve incontrôlable, émaillée d'archaïsmes et de locutions populaires. Lors de sa création, Madame Pernelle était grotesque: comme dans les soties ou les farces, un homme, Louis Béjart, tenait son rôle. Or, il souffrait de claudication, ce qui devait ajouter au ridicule du travestissement de la voix et du corps affublé d'une robe et d'une perruque.

Dès le début de la pièce, elle se montre rabat-joie, critique son siècle. Si Orgon finit misanthrope, sa mère l'est d'emblée. Elle reproche à Elmire les nombreuses visites qu'elle reçoit et qui nuisent selon elle à sa réputation:

« Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ses carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage. »(v. 85-86)

Son aveuglement de dévote demeure jusqu'à l'extrême fin de la pièce. Madame Pernelle est une sottise au bon cœur .

• Les adversaires de Tartuffe : Dorine, Elmire, Cléante, Damis, Mariane et Valère

• Dorine

Selon les didascalies initiales, Dorine est la suivante de Mariane. En cette qualité de « fille suivante », selon les termes de Madame Pernelle (v. 13), Dorine a une parlure bien personnelle. Elle est capable de manier parfaitement les mots lorsqu'elle brosse le portrait de la prude Orante, lorsqu'elle d'énonce par différentes insinuations l'inconduite de Daphné, une autre voisine, lorsqu'elle expose à Madame Pernelle l'attachement maladif de son maître pour Tartuffe (acte I, scène 1), ou encore lorsqu'elle rapporte à Orgon la migraine de sa femme et ses conséquences douloureuses, tout en les mettant ironiquement en

perspective avec l'excellente santé et l'appétit vorace du « pauvre homme » Tartuffe (acte I, scène 4). Elle parle également parfois vertement : elle brocarde Tartuffe (acte II I, scène 3), affronte Orgon et se rit de cet homme prêt à destiner sa fille à un hypocrite (acte II, scène 2), se moque de la fausse pudibonderie de Tartuffe, de la passivité de Mariane (acte II, scène 3), admoneste enfin Monsieur Loyal (acte V, scène 4). Ce qui définit ce personnage haut en couleurs, c'est son franc-parler, sa vivacité et son aplomb. Pour autant, ses manières un peu rudes cachent un réel dévouement à ses maîtres, et s'il est un personnage qui fait front à Tartuffe depuis la première heure, c'est bien elle : Molière s'ingénie à placer dans la représentante des couches populaires de son théâtre la clairvoyance et le bon sens qui manquent cruellement aux plus nantis.

- **Elmire**

Ce personnage apparaît comme équivoque: seconde épouse d'Orgon, Elmire est une jeune femme pleine de charme et d'esprit, mondaine, honnête, mais non prude, ce qui conduit certains à lui trouver trop de liberté dans son comportement. Si Tartuffe a pu nourrir l'espoir de séduire la maîtresse de maison, c'est qu'il se fiait à la rumeur et à ce caractère avenant. Elle est loin d'être effarouchée par les avances de Tartuffe (acte III, scène 3), ou lorsqu'elle se joue du fourbe en feignant la comédie de l'amour (acte IV, scène 5). Son langage est alors artificiel, comme celui des précieuses; il est teinté de platonisme, raffiné et galant.

Pourtant, il serait faux de voir en elle une grande coquette trop complaisante. Les assauts successifs lancés par Tartuffe contre sa vertu lui coûtent beaucoup: ne parle-t-elle pas de « supplice » ? Elmire incarne en fait un idéal de femme mondaine et honnête, c'est-à-dire cultivée et policée dont l'élégance est dépourvue d'ostentation et dont les sentiments religieux se vivent sans affectation. Son nom signifie « l'admirable ».

- **Cléante**

Ce personnage pondéré et aux bons conseils annonce le Philinte du Misanthrope. Créé par un comédien préposé au rôle sérieux, La Thorillière, il cherche toujours l'accommodement. Pour concilier tout le monde, il a comme meilleure auxiliaire sa parole. Toutefois, ses efforts restent vains : ses démarches auprès d'Orgon, puis de Tartuffe en faveur de Mariane comme de Damis sont loin d'être couronnées de succès. Son beau-frère ne daigne pas même répondre à ses questions. Lorsqu'il cherche à raisonner Tartuffe, il prend la voix de la charité chrétienne, lui rappelant qu'un père ne doit pas chasser et déshériter son fils (v. 1195-1196 et v. 1257-1258), ni dépouiller sa famille au profit d'un étranger (v. 1233-1236). En vain.

Madame Pernelle voit en lui l'origine du libertinage qu'elle croit déceler dans la maison de son fils:

« Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre

Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre. » (v. 37-38)

L'accusation de n'être qu'un libertin lui est faite également par Orgon (v. 314).

Pourtant, c'est une image toute autre qui émerge durant la pièce. Cléante est un type de croyant modéré, optant pour l'humilité plutôt que l'ostentation: il se montre soucieux moins de dogme que de morale (v. 382-404). Il est l'inverse d'Orgon, un vrai dévot, modéré et capable d'esprit critique. Cléante est le personnage des vérités, de l'humanité et du bon sens.

- **Damis**

Comme sa sœur Mariane, il est le fruit d'un premier mariage d'Orgon. D'un tempérament fougueux, il est prompt à la révolte, mais jamais contre l'autorité paternelle. Quand il s'insurge, son courroux est dirigé contre Tartuffe, dont il juge le pouvoir abusif. Même injustement déshérité, chassé et maudit par son père, il lui reste soumis. Damis est le type même du jeune homme en révolte amoureux, dont les intérêts se heurtent à ceux de son père, ce qui a le mérite de le plonger dans des déchirements intérieurs.

- **Mariane**

La fille d'Orgon est avant tout d'une grande réserve et d'une grande soumission, mais sa passivité n'est qu'apparente: une fois remise de l'étonnement après la décision de son père de la marier à Tartuffe, elle se rebelle en choisissant les solutions les plus extrêmes, la mort ou le couvent, pour échapper à l'imposteur. D'une grande susceptibilité, elle se brouille avec Valère, pour un mot mal interprété.

- **Valère**

Figure archétypale, il incarne l'amant sincère. Mais il assume aussi un rôle de communication important : c'est lui qui annonce à Orgon que la cassette compromettante a été remise au pouvoir royal par Tartuffe. Il conseille à Orgon de fuir.

- **Les recours**

- **Monsieur Loyal**

Sergent à verges, il n'apparaît que dans la scène 4 de l'acte V. Il laisse derrière lui l'inquiétant sentiment que Tartuffe n'agit pas seul. Huissier chargé d'expulser Orgon et sa famille, il se présente comme un homme « qui vient avec douce manière / De la part de monsieur Tartuffe pour affaire » (v. 1725-1726). Son langage mêle l'onctuosité de la dévotion et la brutalité de l'homme de loi: aux premières formules,

« Bonjour, ma chère sœur [...]

Salut monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,

Et vous soit favorable autant que je désire ! » (v. 1717 et 1733-34)

succède « un ordre de vider d'ici » (v. 1749).

- **L'exempt**

Officier royal chargé d'exécuter l'ordre reçu de Louis XIV, à savoir arrêter Tartuffe, il explique ce qui justifie sa mission par une longue tirade (v. 1905-1944) qu'il cherche à écourter. Cette longueur a pour fonction de mettre en relief la juste et bonne décision du roi.

II - Une comédie ambiguë

a- le comique :

- les jeux scéniques :

personnage caché : Orgon sous la table (Acte IV, sc.5)

quiproquo : Mariane/ Orgon (Acte II, sc.1)

scène de dépit amoureux : Valère/ Mariane (Acte II, sc.4)

déplacements d'Orgon (Acte III, sc.7)...

- comique de mots

Acte I, scène 1 : Madame Pernelle

Dorine

Répétition : « La pauvre homme »

...

b- une comédie critique

Le Tartuffe fait rire ses spectateurs, mais ce rire peut prendre différentes colorations, être un rire franc ou un rire jaune. Et, quand l'aspect critique du texte prend le pas sur son aspect comique, la réflexion chasse le rire. Mieux, elle le transforme en grincements de dents. La comédie devient un genre sérieux, s'assombrit pour dénoncer les vices et les travers de la société et acquiert une dimension morale. Deux types d'hypocrisie sont ainsi visés: l'hypocrisie sociale du mariage têté et l'hypocrisie verbale du casuiste qui n'est autre que celle du faux dévot.

• Contre l'hypocrisie sociale du mariage forcé

Le thème du mariage forcé ou contrarié est fréquent dans la littérature. Au Moyen-Âge, dans les farces, il conduit à l'infidélité. C'est le cas dans *La Farce du Cuvier* ou dans celle d'*Un Savetier nommé Calbain*. Plus tard, il continue à alimenter les intrigues dans les tragédies de Shakespeare, comme *Roméo et Juliette* ou de Corneille, comme *Le Cid*. Avec Molière, il constitue un ressort dramatique essentiel. Dans *Les Précieuses ridicules*, Cathos et Magdelon sont contraintes par leur père respectif d'épouser La Grange et Du Croisy; dans *L'École des femmes*, Agnès doit renoncer à Horace pour Arnolphe, un barbon; dans *L'Avare*, l'imbroglie des cœurs contrariés est plus grand encore Mariane devrait épouser un vieil homme, Harpagon, quand elle aime Cléante; Elise est destinée par son père à un homme non moins âgé, mais riche, le seigneur Anselme, alors qu'elle aime Valère; enfin Cléante, qui a une vraie inclination pour Mariane, se voit promis par son père à « une certaine veuve ». Au terme des péripéties, un double mariage d'inclination est prononcé: Mariane est unie à Cléante, Élise à Valère. Leur amour peut s'épanouir librement.

Dans *Le Tartuffe*, la question du mariage est posée là encore de façon à dénoncer le despotisme des pères. Elle alimente une intrigue, celle des amours contrariées, pour donner une dimension supplémentaire à la pièce, celle d'une comédie de mœurs. Le mariage est un thème continu, jusqu'au dénouement.

Quoiqu'entièrement soumis à la volonté de son directeur de conscience, Orgon, en tant que père de famille, est armé d'une redoutable autorité qu'il prétend exercer pleinement. Sa tyrannie, il l'emploie contre la jeunesse, reproduisant, à la suite de ses parents, un modèle ancestral. Sa mère, Madame Pernelle, accuse sa bru et ses petits-enfants d'être dévoyés, de trop aimer l'esprit de Cour et les divertissements. Comme le fit, avant elle, Sganarelle dans *L'École des maris* ou Alceste dans *Le Misanthrope*, elle considère que la vie mondaine, « ces visites, ces bals, ces conversations / Sont du malin esprit toutes inventions » (v. 151-152). Orgon semble également peu compréhensif envers la jeunesse. Il voudrait la soumettre à la dévotion et la faire renoncer aux plaisirs mondains. Il se montre parfaitement prêt à contrecarrer les aspirations de ses enfants : il est loin d'être disposé à écouter leurs sentiments amoureux. Aveuglé par sa propre passion pour Tartuffe, peu lui importe que Mariane aime Valère et en soit aimée de retour, il a perdu toute mesure et son hybris en fait un père dénaturé, monstrueux: non seulement il confie à Tartuffe son âme en tant que directeur de conscience, mais s'engage à lui donner sa fille, comme ses autres biens, maudissant et déshéritant son fils (v. 1139- 1140) : « Je te prive, pendard, de ma succession, / Et te donne de plus ma malédiction. » Or, faire de Tartuffe un étranger, le dépositaire de tout son patrimoine, au détriment de son fils, c'est renier les liens familiaux. Orgon s'égare et perd toute sa famille. Face au désespoir de Mariane, il a refusé d'écouter son cœur (v. 1293) : « Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine. » Il choisit d'agir monstrueusement, allant à l'encontre de ce que lui dictent la raison et la nature.

Mais, lorsqu'il refuse le mariage d'amour entre Valère et Mariane, et par là-même entre Damis et la sœur de Valère, il agit en père de son temps, en *pater familias* tout-puissant qui n'admet aucune opposition. Être chef de famille au XVII^e siècle, c'est posséder l'autorité suprême au sein de la famille, sur son épouse et les enfants dont il a encore la charge. Au sommet d'une certaine hiérarchie, le père décide de tout dans l'établissement de ses enfants. Quand Orgon veut forcer Mariane à épouser Tartuffe, il est donc dans son bon droit. Et c'est ce bon droit que cherche à dénoncer Molière. Mais, comment amener son public à réfléchir sur cette question taboue du « mariage forcé ») L'hypocrisie sociale est forte et il est des sujets que la bienséance ne permet pas d'attaquer de front.

Orgon, présenté sous les traits d'un impulsif et d'un homme capable de démence, est déjà discrédité : ses résolutions ne sont pas celles d'un homme sage. Tout spectateur doté d'un sens critique ne peut donc que condamner Orgon au nom de la raison. De plus, quand la comédie du rire tourne à la tragédie des larmes, le père inflexible face à la douleur de sa fille ne peut être, une fois encore, que méprisé, cette fois au nom des sentiments. La scène 3 de l'acte IV se présente comme une scène de désespoir, où Mariane, de personnage de comédie, devient héroïne de tragédie: elle accuse les destins cruels (v. 1283-1284 : « Ne me réduisez point par cette dure loi / Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois »); elle se dit prête à se donner la mort (v. 1291 : « Et ne me portez point à quelque désespoir ») ou à entrer dans un couvent (v. 1299-1300 :

« Et souffrez qu'un couvent dans les austérités / Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés»). À moins, bien sûr, de considérer tout ce passage comme parodique, la scène présente une grandeur tragique: face au désespoir et à la douleur de Mariane, le spectateur ne peut que s'émouvoir. L'autorité du père est désavouée.

Toutefois, *Le Tartuffe* reste une comédie : son dénouement est par nécessité heureux, et les unions désirées, mais dans un premier temps contrariées, doivent finir par se réaliser. Après différentes péripéties, Orgon, ce père de famille qui s'était montré despotique, sort de sa folie et finit lui-même la pièce par ces mots:

« Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir, Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère. » (v. 1960-1962)

Ce mot de « sincère », qui résonne à la fin de la pièce comme un désaveu complet de toute hypocrisie, contient en lui seul la signification profonde du texte: la sincérité demeure une valeur suprême. Par un remarquable tour de passe-passe dans la construction de l'intrigue, Molière est ainsi parvenu à faire dire par un père peu accommodant combien le mariage d'amour est préférable au mariage de raison.

• Contre l'hypocrisie verbale du faux dévot

Dans ses *Provinciales*, Pascal avait fait le procès des casuistes, directeurs de conscience à la moralité peu fiable. À la publication de l'ouvrage, en 1656, sa dénonciation de la casuistique comme vice moral fit scandale. Puis, au moment même où commençait la querelle du Tartuffe, fut réédité l'ouvrage d'un professeur de théologie, Mathieu de Maya, confesseur de la reine d'Espagne. Il s'agissait d'un texte adressé aux Jésuites et qui s'attaquait à des principes de casuistique : le probabilisme, la direction d'intention et la restriction mentale. Dès 1665, la Sorbonne le censura et obtint sa mise à l'index. La question de la casuistique était brûlante et sentait le souffre.

Or, la *Lettre sur la comédie de L'Imposteur* rapporte que dans la deuxième version du *Tartuffe*, l'on pouvait lire «une longue déduction des adresses des directeurs modernes », écourtée dans la dernière version. Molière eut donc la hardiesse de donner dans sa comédie la force rhétorique et l'habileté du casuiste à un flux dévot. Tartuffe préconise en effet l'utilisation de deux méthodes casuistes et en garantit l'efficacité pour les avoir expérimentées.

La restriction mentale est la première de ces méthodes : die consiste à bannir toute conscience morale. Orgon, par exemple, a confié à Tartuffe la cassette compromettante d'Argas, afin de pouvoir nier en être le gardien et ainsi être tranquille avec lui-même. C'est ce qu'il rapporte à Cléante :

« Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faeur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
À faire des serments contre la vérité. » (v. 1585-1592)

La deuxième méthode casuiste que Tartuffe affectionne est la direction d'intention. Définie dans la Septième Provinciale par Pascal, elle l'est aussi dans *Le Tartuffe* aux vers 1489-1492 :

« (...) il est une science
D'étendre les liens de notre conscience
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention. »

La direction d'intention doit permettre à Tartuffe de transformer une situation condamnable, comme celle d'être l'amant d'Elmire, en une action louable par une simple conversion de son état d'esprit. Il s'agit de se convaincre que ce qui, a priori, est péché, ne l'est pas. C'est ce que le faux dévot explique à Elmire aux vers 950-951 : il s'est persuadé

« Que cette passion peut n'être point coupable, Qu'[il] peut l'ajuster avecque la pudeur. »

Un autre passage dans la pièce montre l'hypocrite en action. Lorsque, à la scène I de l'acte IV, Tartuffe accepte la donation qu'Orgon lui fait de ses biens et ne s'oppose donc pas à ce qu'un fils soit déshérité, il se justifie en expliquant que son intention est bonne: loin de vouloir profiter de l'aveuglement du maître de maison, il veut empêcher

" Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains, et veut l'utiliser
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain. »

Le faux dévot use ici encore de la parole pour justifier des actions honteuses. La fin justifie systématiquement les moyens. Et Tartuffe se montre d'autant plus redoutable qu'il se veut maître à penser et cherche des prosélytes, en Orgon, en Elmire, voire en Cléante. Dangereux directeur de conscience, Tartuffe a emprunté aux casuistes un mode de pensée propre à saper toute moralité. L'hypocrisie du faux dévot est contenue dans cette formule :

« Le scandale du monde est ce qui fait l'offense, Et ce n'est pas pécher que pécher en silence. » (v. 1505-1506)

L'utilisation frauduleuse que Tartuffe fait des mots est un des principaux signes qui le démasquent comme hypocrite.

En somme, sous couvert de reprendre une intrigue de mœurs traditionnelle, Molière conduit ses spectateurs vers une réflexion plus générale sur le mariage. La comédie du rire se fait critique sociale. En outre, mettant en scène un faux dévot, elle dénonce l'hypocrisie verbale du casuiste, révélatrice d'un manque de moralité. Protéiforme, la comédie de Molière multiplie ses définitions.